

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Avec André Belleau et Bakhtine en Sardaigne

Wladimir Krysinski

Volume 29, Number 2 (170), April 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60460ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Krysinski, W. (1987). Avec André Belleau et Bakhtine en Sardaigne. *Liberté*, 29(2), 108–110.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

WLADIMIR KRYSINSKI

## Avec André Belleau et Bakhtine en Sardaigne

Dans l'économie de mes souvenirs, la stature humaine et la façon d'être dans le monde d'André Belleau disputeront toujours le droit de cité à une rhétorique de la commémoration plaintive du regret. Sa présence existentielle, dialogique et carnavalesque, une incarnation vivante de la théorie de Bakhtine, est si grande en moi que je ne saurais donner dans le ton de l'irréparable. André Belleau est irremplaçable, donc il ne sera pas remplacé. Son instantanéité corporelle, sa verbalité joviale et rabelaisienne, son rire ménippéen transforment la vie qu'il a laissée en une constante inébranlable et l'inscrivent dans la permanence de la mémoire. Il ne s'agit plus tellement de ne pas l'oublier. On ne peut pas se souvenir qu'il est mort.

Ainsi, je le vois et je le verrai tel qu'il m'accompagne à la nuit tombante sur le chemin d'un restaurant à Cagliari en Sardaigne où nous nous sommes retrouvés au mois de mai 1985 à l'occasion d'un colloque international sur Bakhtine théoricien du dialogue. Dans l'espace où nous nous trouvons, cette nuit de mai est pleine d'odeurs thalassiennes et de bruits venant du port. André veut que nous marchions le long du quai. Il observe la vie du port et s'arrête près d'un bateau de pêcheur d'où on décharge une cargaison de poissons aux formes bizarres qui frappent sa curiosité. Nous avons décidé de manger un plat de

fruits de mer et André sait où nous pourrions le trouver. Il marche lentement à côté de moi et sa respiration est suraccentuée. Finalement, le restaurant est là et la langue sarde, chantante et forte, nous absorbe dans ce vacarme humain qui de toute évidence fascine André. Les *frutti di mare* avec les *fettucine* à la sarde sont exquis et donnent lieu à des éclats de rire et de satisfaction. La fourchette en main, André me raconte les vicissitudes de son corps. Il m'explique comment jadis il était très mince, mais qu'à force de manger toutes sortes de bonnes choses, il avait perdu le sens de la saturation. Après quoi, il lui a été difficile de s'arrêter. Et aucun régime alimentaire n'était plus à la hauteur.

Ces quelques jours que nous avons passés ensemble m'ont permis de comprendre ce qui le distinguait des autres, ce qui était le propre de son *conatus*, c'est-à-dire ce qui constitue pour Spinoza la dynamique individuelle de chaque être humain. C'est sa présence totale à la vie, à chaque instant et à chaque situation de la vie, que ce soit la rencontre d'un ami dans la rue ou la prise de parole dans une discussion.

A Cagliari, en intervenant dans la discussion sur le dialogisme selon Bakhtine, André parlait de la place publique, du marché à l'époque de la Renaissance en Italie, où l'on devait pouvoir rencontrer tout le monde, les représentants de toutes les classes sociales mêlés ensemble, les aristocrates et les paysans. Quelqu'un lui avait fait remarquer que ce serait une hypothèse, qu'en pratique ce n'était pas possible. Et André, de rétorquer que c'est une hypothèse de Bakhtine et, parce que nous essayons de comprendre sa théorie, nous devons projeter dans la vie tous les possibles bakhtiniens. Et il a poussé son rire, si unique, si total. Quelques jours plus tard, quand je l'ai appelé de Rome à Milan, il m'a fait le récit de ses prérégrinations milanaïses. L'intensité de son récit était de nouveau si grande, comme s'il avait parlé d'un possible bakhtinien qu'il avait projeté sur le champ précis de

son expérience milanaise. A ce moment, j'ai compris, son corps et sa vie étaient une et même chose. Tout était vivant et carnavalesque et polyphonique dans son être. Et c'est ainsi que pour moi, il est entré dans sa mort. Vivant.